

The pas

Raymond Bock

Numéro 8, 2008

Dépanneurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2478ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bock, R. (2008). The pas. *Biscuit Chinois*, (8), 44–49.



Raymond Bock

Raymond est si banal qu'il ne sert à rien d'en parler. Vous êtes toutefois invité(e)s à son open house de malade où il paie l'alcool à tout le monde, le 28 septembre, au 3822, rue Saint-Denis, à partir de 21 heures.

the pas

Un vent incessant balaie la neige sur la route, nous cache l'étendue morte de la prairie. Nous roulons si lentement que je ne sais depuis combien de temps nous suivons cette ligne droite, dans un silence parfois rompu de jurons. Aucun virage ni animal, jamais d'autre voiture. Mais des rafales du diable, qui martèlent si fort l'aile gauche que les flocons sonnent comme des pierres.

Au ras du sol, les stries de neige vont se perdre sur le plat, dans les kilomètres de vide. Il serait si facile de me laisser emporter par les éléments pour disparaître à mon tour de la surface des grandes plaines, après les mam-mouths, les bisons et les Apaches. Arrêter la voiture, sortir dans le blizzard, m'envoler au plus vite vers les engelures, le délire bref, la mort chaude. Mais je reste avec elle dans cette carlingue ralentie, englué dans un regret aussi épais que les dix mètres de tempête que je vois autour. Au-delà, il n'y a rien.

Après des mois de solitude à The Pas, nous descendons vers un nulle part nommé Laurier, petit village peuplé de quelques descendants francophones, où nous serons hébergés chez un de ses collègues. « Il y aura une soirée

au centre communautaire, nous parlerons enfin français avec tout le monde », m'a-t-elle répété ce matin, avant que nous quittions The Pas avec une voiture de location. Ses paroles chantent une litanie insensée dans mon esprit. Qu'importent les mots de toutes les langues ? Je ne saurais rien entendre.

Je ne sais plus ce qui m'a convaincu de la suivre ici. Elle cherchait un stage en enseignement, a choisi l'offre la plus lointaine, pour l'expérience humaine et le dépaysement; College of the North, The Pas, Manitoba. 53^e parallèle. « On n'apprend pas à vieillir », ai-je protesté. Mais j'avais fini mon bac en arts et me refusais à courir les salons; j'ai fait mes bagages. C'était un choix contre nature, aussi ridicule que de suivre une route éternellement droite quand le vent nous veut en entier et nous pousse de toutes ses forces à 90 degrés. J'ai suivi les ornières de notre couple sans me poser de question. Maintenant je suis celles de la prairie, qui incarne, dans ses bourrasques, le pire de ce que nous avons vécu ensemble.



— As-tu déjà imaginé tout ce qui se passait dans la plaine avant notre époque ? Incroyable ! Je suis sûre que tu y as pensé.

Je suis pris de court par sa tentative de détendre l'atmosphère. C'est sa manœuvre habituelle. Chaque fois qu'on met le feu, elle l'étouffe avec du miel. Elle était tellement heureuse quand elle a débarqué du train à The Pas, le premier jour de septembre. Le gel venait d'arriver, le froid sentait la résine de pin. Pendant quelques semaines,

j'ai cru pouvoir tirer mon parti de cette ville, loin des miens et de mes petites misères montréalaises, en m'emplantant le corps d'air pur et l'esprit d'expressions en cree. C'était beau, ce début de forêt boréale.

— J'avoue que pour chasser la zibeline dans un ouragan de même, ça prend un criss de nom de totem.

Sa tête se pose sur mon épaule droite, ma furie s'évapore, ne laisse qu'une grande lassitude. Je songe quelques instants aux derniers mois passés dans ce minuscule 2 ½, au sous-sol du seul immeuble à logements de la ville. Son désordre est à notre image : un foutoir de bonne volonté et de mauvaise foi ingérables. Jamais nous ne nous sommes autant querellés que dans ces deux pièces. Mais nous y avons aussi vécu des moments de communion parfaite. L'exil n'est d'aucun secours; nous amenons avec nous tout ce que nous croyons laisser derrière dans la fuite. Le nôtre est parvenu à faire sortir à la fois le meilleur et le pire de nous-mêmes.

La chaleur de sa main sur ma jambe calme mes derniers ressentiments, alors que la tombée de la nuit colore la tempête d'un rose mat. Par temps clair, le paysage doit être sublime, une infinité de blés traversés de lames de soleil. Quelques minutes suffisent pour que le pastel s'efface dans l'obscurité. Elle tend la main vers la radio, glisse Sigur Rós dans le lecteur; les kilomètres s'évanouissent derrière la charge dense et aérienne d'une musique inspirée de la nuit polaire d'Islande. Durant une heure, nous retrouvons la paix.



Au milieu de sa torpeur, elle pousse un cri violent, en m'enserrant la cuisse de ses doigts. Droit devant, deux phares ont émergé des flocons tourbillonnants. Nous dérapons d'un coup de roues. En deux oscillations rapides, nous réintégrons la voie dont nous avons dévié. Le son du klaxon s'éloigne derrière. Puis elle éclate :

— T'étais rendu dans l'autre voie ! Tu vois rien ? On aurait pu se faire ramasser !

— Heille, dis-moi donc comment tu fais pour suivre une ligne blanche là-dedans, toi ? On est corrects, là. Pas de panique.

— Quoi ? Un face à face à 50, c'est comme à 100 dans un mur ! Tu parles que je peux paniquer !

— Ouin, ben ç'aurait été parfait pour te remettre du plomb dans tête... C'est quoi l'idée de traverser la province le jour de la tempête du siècle ? Ton osti de collègue, on aurait pu aller le visiter la semaine prochaine, non ?

— Recommence pas, là, tes sacres j'en ai plein le cul.

— Ah parce que toi tu peux gueuler à ton goût mais moi je peux pas sacrer après tes plans à la con ? C'est de ta faute si on est pognés ici. Là, je te dis ce qui s'en vient : moi je chauffe. Toi tu fermes ta yeule.

Un temps. Puis l'embâcle de cinq ans de vie commune explose dans un délire d'insultes. Je frappe le volant et le tableau de bord à coups de poings, elle me lance son sac à main, me menace, piétine de rage. Nos hurlements s'ajoutent au contrepoint du rock et du grésil. Quand nous reprenons notre course, le volant craque sous la crispation de mes mains. Je comprends que nous sommes perdus. La plaine et son suaire de neige m'appellent plus que jamais.

Au bout de quinze minutes de haine, la lueur de quelques lampadaires éclaire la route. À notre droite, des néons annoncent le Swan River gas station. J'arrête le véhicule, sors sans même finir ma tirade de reproches. Dans le petit dépanneur de la station-service, le commis lève les yeux de sa revue, toise un enragé qui se rue sur l'étalage des cartes routières et regarde sans comprendre les plans du Manitoba, où il ne voit qu'un lacs de croisées des chemins.

J'arrive au comptoir, une carte dépliée à la main. L'homme sent ma détresse et pointe la voiture qu'on distingue à peine à travers les rafales.

— *Hard to find your way in this mayhem, isn't it?*